

pourtant nous servirons dans l'même régiment. J'crois qu'on était tous des frères aujourd'hui.

L'attitude de Jean lui en imposa et il finit par se taire.

—Carillon ! se répétait Jean, ce nom me suivra partout et sera pour moi une pierre d'achoppement. J'aurai beau faire, mes chefs ne verront en moi qu'un piteux. On ne me prendra jamais au sérieux.

Cette pensée lui serrait le cœur. Il dirigea ses regards sur la foule des parents qui se pressaient dans le chemin de ronde et que deux gendarmes écartaient péniblement de l'entrée.

Il espérait apercevoir Florentine. Elle seule pouvait lui rendre le calme, lui redonner confiance en l'avenir. Jean ne la vit pas ; mais il la sentait auprès de lui. A ce moment, leurs deux âmes n'en faisaient qu'une. Et tout aussitôt reconforté, Jean haussa les épaules en se disant :

—Suis-je bête d'attacher de l'importance aux propos de cet individu, avec qui, j'espère, je n'aurai jamais de rapports.

Le pauvre garçon se trouvait complètement isolé dans cette foule. Alsacien de naissance, élevé à Strasbourg et n'étant venu à Paris qu'après la guerre, il n'avait pas eu le temps de se créer des camaraderies parmi les jeunes gens de son quartier.

Des poignées de main, des accolades s'échangeaient tout autour de lui. Elles lui glaçaient le cœur. Sans Florentine, il se serait cru dans un désert, au milieu de cette foule. Mais qu'avait-il besoin d'amis ? L'amitié est un vain mot ; l'amour suffirait à combler le vide de son existence.

Le temps passait et il n'était toujours pas question de faire l'appel. Jean se risqua à interroger le sous-officier.

—L'appel, répondit ce dernier, on la fera quand tout l'monde y sera là.

C'est tout ce qu'il en put tirer. Il n'y avait plus qu'à patienter. Jean regrettait de n'avoir pas fait comme les malins qui, au lieu d'entrer à l'heure fixée, attendaient patiemment dans les cabarets environnants, la sonnerie de l'appel.

Enfin, sur l'ordre du capitaine de recrutement, les clairons se font entendre. Grande rumeur dans la foule au dehors. Les retardataires se précipitent vers l'entrée, et pénètrent tumultueusement dans l'enceinte, sous le regard paternel des bons gendarmes de service. Chacun se rend à son piquet respectif et le silence se fait dès que le sous-officier déploie la liste des hommes dont il est chargé de prendre livraison.

L'appel commence. Jean écoute avec indifférence l'énumération des noms.

—Brizard ! crie le sous-officier.

—Présent ! répond d'une voix traînarde le faubourien qui s'était permis d'interpeller Carillon.

Un moment après, on appelle :

—Jordanet.

—Présent, répond Jean.

On le regarde avec curiosité. Des yeux perçants et malicieux se fixent sur lui. C'est que ce nom de Jordanet a éveillé le souvenir de la célèbre cause dont tout Paris s'est occupé pendant de longs mois.

Jordanet ? Est-ce que ce solide gaillard, au nez volumineux, à la figure cocasse, serait le fils du assassin du baron de Savenay ?

Brizard lui a jeté un coup d'œil venimeux.

—Ah ! ah ! Carillon, fait-il.

Mais l'appel continue et des murmures se font entendre contre les absents ; car on recommencera l'appel, après une nouvelle station autour du poteau. Pour se distraire on chante. Les airs les plus différents sont entonnés. Jean Jordanet, lui, reste étranger à cette gaieté nerveuse. Les regards que les camarades lui ont lancés à l'appel de son nom, il les sent encore peser sur son cœur. Il prévoit avec angoisse les questions qu'on ne manquera pas de lui poser. Mentira-t-il ? Niera-t-il qu'il est le fils du condamné ? Mentir, ce serait renier son père. Ah ! cela, il ne le ferait à aucun prix.

Le découragement s'empare déjà de Jean. La fatalité le tient, il ne se croit plus de force à lutter contre elle. Les rêves ambitieux de Florentine lui semblent autant de chimères ; ce n'est pas dans l'armée qu'il fera son chemin ; l'esprit de justice n'existe pas plus là qu'ailleurs et le fils d'un forçat y subit la loi inexorable du préjugé. Telles sont les réflexions du pauvre garçon. Mais on a recommencé l'appel. Tant pis pour les manquants. C'est fini : le service militaire commence. « Et vertu du principe : Pas de pain, pas de lapin », on distribue des vivres de routes aux conscrits, soit quatre-vingt-cinq centimes et une demi-boule de son.

—A droite, alignement !

A cette époque, la plupart des conscrits ne connaissent pas l'A. B. C. du métier. Ce ne fut pas sans peine que les sous-officiers parvinrent à disposer leurs hommes dans l'ordre voulu. A la sortie, Jean, qui avait perdu sa belle prestance de l'arrivée, joia ces mots à Médéric et à Florentine :

—Venez me rejoindre en voiture à la gare d'Orléans.

Ils se retrouvèrent dans la salle d'attente. Jean parvint à s'éclipser, non sans peine. Tous trois se réfugièrent dans un restaurant, à

une minute de la gare, afin d'éviter la cohue. Florentine avait lu la consternation sur le visage de son fiancé.

—Qu'avez-vous donc ? Qu'est-il arrivé ? lui demanda-t-elle.

Dans l'inflexion de cette voix caressante, Jean sentit combien elle l'aimait. Un pâle sourire lui vint aux lèvres.

—Mais... rien, balbutia-t-il.

Cette réponse satisfait encore moins Médéric que Florentine.

—Nous allons nous séparer dans un instant, dit-il ; je veux savoir ce qui t'a rendu si triste.

—Eh ! mais... c'est de nous séparer.

—Non, ce n'est pas cela. Quand nous sommes partis, ce matin, tous les trois, tu étais résigné et plein d'entrain. Frère, avoue-le, on t'aura lancé quelque mauvaise insinuation.

Médéric avait mis le doigt sur la plaie.

—Eh bien, oui, dit Jean.

Des larmes roulèrent dans ses yeux. Il reprima un sanglot.

—Du courage ! fit Médéric. Moi, je suis libre, et je veille. Je ne puis t'en dire davantage pour aujourd'hui ; mais tu connais ma résolution ; je n'aurai de repos que lorsque j'aurai confondu les accusateurs de notre père, fait triompher la vérité, et livré à la justice l'assassin de Savenay.

—Puisses-tu réussir, dit Jean ; nous ne sommes pas au bout de nos épreuves.

Florentine était désespérée. Elle ne pouvait trouver un mot d'encouragement à adresser à son fiancé. Ses tristes réflexions ne pouvaient échapper à Jean. Il ne voulut pas la laisser sur cette impression, et, reprenant soudain toute son assurance :

—N'ayez crainte, dit-il, je suis homme à me faire respecter, et tant que je n'aurai pas à subir d'injustices de la part de mes chefs, je ne faillirai jamais au devoir.

—A la bonne heure ! dit Florentine.

Leur dernier repas fut silencieux. Ces pauvres enfants ne pouvaient se dissimuler leurs funestes appréhensions.

Médéric et Florentine reconduisirent à la gare le jeune soldat, qui les embrassa tour à tour.

—Mille baisers à maman et à mes sœurs, recommanda Jean à son frère.

Puis, embrassant une dernière fois Florentine :

—Tu m'écriras, n'est-ce pas, comme c'est convenu : une fois par semaine au moins.

Elle se pencha à son oreille.

—Oai, ami. J'attendrai ta première lettre. Ecris-moi dès demain afin que je sache dans quelle compagnie tu auras été placé. Je voudrais bien que tu sois sous les ordres de mon père.

—Pourquoi ?

—Parce que mon père est juste, lui. Et puis, au moins, il te connaîtra bientôt suffisamment pour que je n'aie pas besoin de lui faire ton éloge... lorsque le moment sera venu de lui parler de notre projet.

Une voix éraillée cria à Jean :

—Eh ! Carillon, tu vas manquer l'train.

L'amoureux n'eut que le temps de rejoindre ses camarades, dont la gaieté tapageuse augmentait sa tristesse.

XXXIII

La résolution de Gérard

A la suite des insinuations que lui avait faites le père Lemayeur, Gérard s'était juré d'éclaircir l'horrible mystère. Le mariage de sa mère le fortifia dans cette résolution. Il lui prouvait la vérité des révélations de l'ancien fermier des Savenay.

Ainsi donc, Marguerite, jeune fille, connaissait M. de Vandières ? Ils s'aimaient, au vu et au su de tout le monde, à Rolleboise, si bien que le père Lemayeur avait pu s'expliquer ainsi sur ce sujet délicat : « Mlle Marguerite et M. de Vandières se voyaient souvent... à une certaine époque, y a-t-il longtemps, bon Dieu ! Quand on apercevait l'un on était bien sûr que l'autre n'était pas loin. Aussi ça été une surprise pour moi, quand, au lieu de celui de M. de Vandières, c'est l'union de M. de Savenay qui a été annoncée à l'office du dimanche. »

Autant de paroles qui s'étaient gravées dans la mémoire de Gérard.

Il s'aimaient ! cette pensée harcelait le malheureux jeune homme. Et, tirant des déductions dont la logique lui semblait indiscutable, Gérard en arriva à se convaincre qu'un drame intime, tout de passion, s'était déroulé rue Daunou, drame auquel le vol était étranger.

La disparition des billets de banque manquant au million donné à Marguerite par le banquier Fonberlot, sur l'ordre de M. de Vandières, ne l'arrêtait pas dans son raisonnement. Ce point de l'ins-